

Les temples font depuis longtemps partie du paysage urbain de l'Occident. Espace carré délimité par les augures, espace à l'intérieur duquel ceux-ci recueillaient et interprétaient les présages, le temple constitue par excellence un espace sacré, i.e. un espace séparé, séparé de ce qu'on appelle justement le profane (devant le temple). Lieu du culte religieux, les temples ont fini par abriter les institutions considérées comme les plus nobles : le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire, par exemple. Aujourd'hui, à Wall-Street notamment, il abrite le cœur battant de la vie moderne : avec la spéculation boursière, le va et vient des flux monétaires décide, tel un nouveau destin, de l'avenir du monde.

Et pourtant un texte célèbre des Évangiles (Jean II, 13) met en scène le Christ chassant, avec une extrême violence, les marchands du temple et semble même jeter l'opprobre sur les commerçants assimilés à des *trafiquants*.

1- Ne nous est-il pas demandé en effet de choisir entre *Dieu* et *Mammon* (dieu syrien du commerce) ? Les idoles sont toujours des *veaux d'or* et quand tout, et même les liens plus sacrés de la vie humaine, sont installés sur le marché, n'est-ce pas la société qui entre en déshérence, qui se délite et s'écroule ?

2- Mais, avec le capitalisme, c'est justement *tout* qui peut s'acheter et s'échanger. Quand Hermès -ou Mercure- devient le dieu suprême, alors tout est mis en circulation. N'est-ce pas ce qui est arrivé avec le capitalisme qui a ouvert, comme le pensait Marx, la plus dynamique et la plus progressiste des époques de l'histoire du monde ?

3- Et cependant comment ne pas voir qu'avec l'hyper-libéralisme triomphant, c'est l'équilibre du monde qui est maintenant en péril ? Ne faut-il pas, sinon condamner, du moins limiter, ou comme on le dit si bien : *contenir* le marché, le mettre, en tous cas, hors du temple ? Mais cela est-il encore possible maintenant que la place vide du communisme a été occupée par le déferlement d'un capitalisme qui bute sur ses propres limites et devient absolument délirant ?

## **I L'exclusion des marchands**

1-Tripartisme. Par opposition au monde chinois ou au monde arabe, par exemple, le monde occidental a toujours tenu en respect les marchands. Dans les sociétés indo-européennes divisées en trois fonctions fondamentales les commerçants ou négociants appartenaient à la plus basse des castes, celle qui ne disposait pas de loisir (*otium*), celle des

négociants (*neg-otium*), celle qui avait pour tâche l'entretien de la vie, l'entretien de ce qui se rapportait à la satisfaction des besoins que nous partageons avec les animaux. La gestion des biens de l'*oikos* (maison), c'était proprement, pour les Grecs, la tâche de l'*économie*.

2- La personne et les choses. Tout le droit romain, celui dont nous avons hérité, était par ailleurs fondé sur la distinction des personnes et des biens. La Personne n'est pas une chose et on n'a le droit de la vendre ni en gros ni en détail : ainsi en va-t-il encore chez nous de la prostitution qui est interdite et du sang ou des organes que l'on ne peut que donner. On trouve chez Kant la fondation rationnelle d'une telle distinction : l'homme, fin en soi, a une valeur absolue, infinie et donc inestimable, il a une valeur qui ne se mesure pas ; il a seul une dignité (*Würde*) alors que les choses en tant que moyens qui se rapportent à nos besoins, n'ont qu'une valeur (*Werte*) relative, une valeur qui se mesure et qui a un prix marchand.

3-L'échange naturel et l'échange contre-nature. Le christianisme jettera le discrédit sur le trafic et la spéculation et tout le Moyen-âge stigmatisera cette forme maudite de commerce qu'est le prêt à intérêt. Aristote avait déjà condamné la chrématistique, l'art de s'enrichir qui consiste en une utilisation contre-nature de la monnaie (A) : de serviteur, de moyen (M-A-M'), de satisfaction d'un besoin nécessairement fini, la monnaie (A) devient maître, fin en soi (A-M-A') et elle ouvre par là même la spirale d'un dangereux infini : avec l'argent, la fausse richesse qui n'est plus fonction du besoin, exaspère la soif infinie du désir et ouvre le vertige d'un enrichissement sans limites. Le désir, avec l'argent, perd son ancrage, sa finalité, sa justification et l'homme finit par devenir la victime d'un mécanisme économique qu'il a lui-même créé.

C'est avec Saint Augustin que l'usure, la pire espèce de marché, devient péché capital. L'usurier est un voleur qui vole le temps, patrimoine de Dieu<sup>1</sup>. Avec l'usure l'argent infécond travaille en dormant et il fait des

---

<sup>1</sup> « L'usurier agit contre la loi naturelle universelle, car il vend le temps qui est commun à toutes les créatures. Augustin dit que chaque créature est obligée de faire don de soi ; le soleil est obligé de faire don de soi pour éclairer ; de même la terre est obligée de faire don de tout ce qu'elle peut produire et même l'eau. Mais rien ne fait don de soi d'une façon plus conforme à la nature que le temps ; bon gré mal gré les choses ont du temps. Puisque donc l'usurier vend ce qui appartient nécessairement à toutes les créatures, il lèse toutes les créatures en général, même les pierres, d'où il résulte que même si les hommes se taisaient devant les usuriers, les pierres crieraient si elles le pouvaient ; et c'est une raison pour lesquelles l'Eglise poursuit les usuriers. D'où il résulte que c'est spécialement contre eux que Dieu dit : « Quand Je

petits. C'est là une injure diabolique faite à la nature, un péché analogue à la sodomie. Et en effet le plaisir de posséder de l'or n'a rien de rationnel, il est proprement pulsionnel. Il est libidinal et plonge ses racines dans une analité jouisseuse et possessive. Pire que le roi Midas, l'usurier est un pervers déféquant des ducats et Dante situe cet homme nécessaire et détesté à côté du sodomite, dans le dernier cercle de l'enfer. *Le commerce est par essence satanique. C'est le prêté rendu, c'est le prêt avec le sous-entendu : rends moi plus que je ne te donne*, écrira encore Baudelaire. Le discrédit pèse sur le commerce, la forme de l'égoïsme la plus basse et la plus vile, mais c'est la malédiction qui frappe l'usure. Cette malédiction qui fera la fortune (et l'infortune) des juifs des ghettos<sup>2</sup> est si totale que l'on refuse à l'usurier une sépulture chrétienne. Il est même exclu des trois ordres (*oratores, bellatores, laborantes*) qui constituent la société. « Dieu a ordonné trois genres d'hommes, les paysans et autres travailleurs pour assurer la subsistance des autres, les chevaliers pour les défendre, les clercs pour les gouverner, mais le diable en a ordonné une quatrième, les usuriers. Ils ne participent pas au travail des hommes et ils ne seront pas châtiés avec les hommes, mais avec les démons » (cité par G. Duby). Une bonne partie de l'art de la Renaissance, la chapelle Scrovegni de Padoue par exemple, est un gigantesque exercice d'exorcisme destiné à permettre aux riches donateurs d'avoir à la fois la bourse et la vie (éternelle).

4- La balance. Et pourtant l'Evangile lui-même ne se fait pas faute de filer la métaphore monétaire comme dans la parabole des talents. Les dons que nous avons reçus en partage doivent fructifier comme l'argent (les *talents*) laissé en caisse chez le banquier. Et s'il est conseillé au jeune homme riche de donner tous ses biens aux pauvres, le Christ conclut en disant : *car ton trésor sera grand dans les cieux*. Le christianisme qui, comme dans un coup de folie, tenta de renverser la balance de la Justice en demandant de

---

reprendrai le temps, c'est-à-dire quand le temps sera dans Ma main de telle sorte qu'un usurier ne pourra le vendre, alors je jugerai conformément à la justice ».

Comme les usuriers ne vendent que l'espérance de l'argent, c'est-à-dire le temps, ils vendent le jour et la nuit. Mais le jour est le temps de la lumière et la nuit le temps du repos. Aussi il ne sera pas juste qu'ils jouissent de la lumière et du repos éternels ».

Guillaume d'Auxerre, XIIIe.

<sup>2</sup> La Bible (Exode, 12, 24, Lévitique 25, 35, Deutéronome 23, 20, Psaume XV – par opposition cf. Luc VI, 36, 38 –) a été ainsi interprétée : les juifs (emblématisés par le Shylock de Shakespeare) peuvent prêter à gage mais à des étrangers, en dehors de leur communauté. Notons aussi que dans la plupart des pays d'islam il est interdit de se lancer dans les produits dérivés, si risqués et si rentables et les subprimes sont inexistantes.

rendre le bien pour le mal, de payer au centuple les ouvriers de la 11<sup>e</sup> heure... ne réintroduit-il pas ainsi, au cœur du temple lui-même, le comptoir, la balance, la calcul, le livre de caisse ? *Do ut des*, je donne mais afin que tu donnes...

## II L'investissement au Temple

**1-L'argent.** « Argent, cause de tout le mal » est-il écrit dans le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert. Et n'est-ce pas en effet une idée reçue que d'opposer Temple et Commerce, Dieu et Mammon ? Tenant tête à tous ces lieux communs, un personnage de Claudel affirme au contraire : l'argent a une vertu sacramentelle et, comme le disait Saccard, le héros de *L'Argent* écrit par Zola, la spéculation est *l'appât même de la vie*. A l'instar de ces rituels liturgiques sacrés destinés à donner ou faire circuler la grâce, ou à l'instar du langage, l'argent est le signe d'un mystère, il appartient à tous et à personne et, nouvelle figure de l'Absolu, il passe sans fin de main en main entre les hommes. Par une extension infinie de son désir, l'homme peut enfin exister dans toutes ses dimensions et donner tout ce qu'il peut donner : *il ne vit plus seul, mais il est en communion avec l'univers entier des choses et des hommes*, écrit Claudel dans *La ville*. Et c'est au nom de cette unité analogique entre l'échange marchand et le sacrement de la sainte communion que Thomas Pollock Nageoire peut s'écrier : *Glorifié soit le Seigneur qui a donné le dollar à l'homme/Afin que chacun puisse vendre ce qu'il a et se procurer ce qu'il désire/Et que chacun vive d'une manière décente et confortable. Amen...* L'argent en effet est la *comparaison personnifiée, l'équivalent général*, la cristallisation de la *valeur d'échange*<sup>3</sup>, une marchandise à la seconde puissance. Il mesure toute chose, met en relation de proportions biens et services, il est le moteur par excellence de l'échange et la forme même de la culture. Toutes les « valeurs » dont certains nous rebattent les oreilles

---

<sup>3</sup> Cette *valeur* qui permet aux biens d'avoir un *prix* se mesure à la *quantité de travail* nécessaire pour produire ce bien pour Smith, Ricardo et Marx, à la seule *utilité* pour les néo-classiques Walras, Menger et Jevons. Mais croire à la rationalité des agents économiques qui ne considéreraient que la seule utilité c'est oublier que les êtres humains sont des êtres de *passion* qui désirent le plus souvent non ce qui leur est utile mais ce que les autres désirent (Girard). C'est ce qui arrive sur les marchés financiers où le désir des investisseurs va fluctuer en fonction du désir des autres de sorte qu'aucune autorégulation, qu'aucun équilibre ne sont possibles. Une crise économique n'est de l'intérêt de personne mais la cupidité (*greed*), la passion de l'argent emporte les financiers y compris contre leurs intérêts et la formation des bulles est inévitable. *La raison a beau crier ; elle ne peut mettre le prix aux choses*, disait Pascal.

sont désormais résorbées dans cette valeur chiffrée qui définit l'équivalence, l'échangeabilité ou la convertibilité de tous les produits et qui rend possible *le doux commerce*, cher à Montesquieu : ce moyen de *contenir* la violence et de religieusement relier (*religare*) un nombre croissant de sujets et de nations est par essence pacifique.

**2- Le capitalisme.** L'ancienne Mésopotamie, l'Irak des Abbâssides, la Chine des Song ont connu l'économie de marché et ont eu une activité marchande appuyée sur des techniques financières très développées, mais seul l'Occident a connu ce degré suprême de systématisation des activités marchandes que Marx appellera : *mode de production capitaliste*, mode avec lequel l'accumulation de capital et l'investissement rentable se substituent à l'ostentation somptuaire et glorieuse. Le mode de production capitaliste ne devient effectif qu'à partir du moment où le travailleur devient propriétaire de sa force de travail et peut la vendre librement sur le marché. Pour que la plus-value puisse être discrètement extorquée, il fallait que la société soit juridiquement organisée de telle sorte que la force de travail puisse exister sous la forme vénale d'une marchandise : la proclamation des droits de l'homme a réalisé cette condition et exprime, sous une forme mystifiée, les nouveaux rapports de production, les rapports de production bourgeois, ceux qu'exigeaient impérativement le formidable développement des forces productives. *Le capital est du travail mort qui, semblable au vampire, ne s'anime qu'en suçant le travail vivant et sa vie est d'autant plus allègre qu'il en pompe davantage*, écrit Marx. Quel que soit le mystère d'iniquité que recèle le mécanisme de la production du capital et le processus qui, avec le développement du marché, aboutit à autonomiser l'argent et à le constituer en fétiche, le *capitalisme* a investi la tête (*caput*) de la cité et a réalisé la plus grande des révolutions : tout s'échange, tout s'achète et sur la planète entière mise au travail, la marchandise est la *forme générale* de tous les produits.

**3-Temple.** C'est au temple et au temple protestant que s'est préparé l'essor économique de la bourgeoisie. En effet, ce que n'explique pas Marx, c'est la provenance *occidentale* du capitalisme. Comment se fait-il que ce qui l'a rendu possible, son esprit d'entreprise, sa psychologie spécifique du travail, soient apparus en Occident et en Occident seulement ? Les activités lucratives (*lucrum* = profit), comme le commerce et la banque, n'avaient-elles pas été honnies pendant des siècles ? N'incarnaient-elles pas la cupidité, l'amour du gain et l'avarice ? Or non seulement ces *passions* rebaptisées *intérêt* vont être considérées comme honorables mais elles vont même se transformer en vocation (*Beruf*). On

connaît la thèse de Max Weber dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905) : le protestantisme, sa morale puritaine et sa théorie angoissée de la justification par la foi, a une affinité essentielle avec l'esprit du capitalisme. Il est en effet une des causes de la revalorisation du travail et la gestion rationnelle du capital, la condamnation de l'oisiveté et des dépenses somptuaires (particulièrement visibles dans la modestie et l'austérité des temples réformés) constituent bien le substrat culturel du capitalisme. L'anti économisme propre à toutes les religions du salut s'est ainsi inversé dans cette pointe extrême de l'esprit occidental qu'est le calvinisme. L'épargne et la frugalité relèvent cette fois-ci de la vertu, de l'ascèse et la prospérité du capital fondé sur la réduction des coûts et le réinvestissement des bénéfices donne au croyant l'assurance (*Bewahrung*) qu'il recherche et est interprétée comme le signe, dans le monde, d'une élection suprême.

La globalisation allait donner à cette vision du monde sa pleine dimension et les spécialistes de la théorie financière ont pu inventer ce qui sera sans doute, au milieu de la tempête et avant la catastrophe<sup>4</sup>, la dernière de nos utopies, l'utopie du Grand Marché. Ils raisonnent en effet comme si dans le Grand Marché qui met d'accord vendeurs et acheteurs, chacun cherchait à maximiser son utilité pour le plus grand profit de tous. Tout se passerait alors comme dans le meilleur des mondes de Leibniz, philosophe qui apparaît rétrospectivement comme ayant anticipé l'esprit du capitalisme : les investisseurs, les chefs d'entreprises agissent, comme Dieu lui-même, infailibles et omniscients, ils font un choix rationnel, un choix qui obéit à un principe d'économie en situation de rareté. Libéré du poids des traditions et de l'enracinement géographique, le marché financier réaliserait les conditions d'une concurrence pure et parfaite qui permettrait la circulation du capital et du travail, qui assurerait le bien-être et la prospérité de tous et représenterait une victoire de la raison sur les ténèbres du passé. Dans cette perspective, n'importe quel projet pourrait y être

---

<sup>4</sup> Catastrophe ou désastre ? Pour les libéraux, comme Fukuyama, c'est une catastrophe un peu au sens de la tragédie grecque dans la mesure où elle peut avoir des effets cathartiques : La mondialisation n'est pas un hasard mais une nécessité : « *les principes libéraux de la science économique –le « marché parfait»- se sont diffusés, et ont réussi à créer des niveaux de prospérité matérielle sans précédent, à la fois dans les pays industriels développés et dans ceux qui, à la fin de la seconde guerre mondiale, étaient relégués dans un tiers monde misérable* ». Ainsi la crise de la dette et l'attaque de l'euro par les marchés financiers seraient encore une ruse de la raison destinée à obliger l'Europe à devenir une Europe politique et la première puissance du monde.

financé puisque l'Etat ne peut faire faillite et que la croissance sur laquelle est fondé le mécanisme du crédit était supposée être continue et illimitée : le processus dynamique de croissance qui constitue le coeur du capitalisme a rendu obsolète la croyance mercantiliste selon laquelle l'économie était un jeu à somme nulle où l'un ne pouvait gagner que ce que l'autre perdait. Avec le dogme de la sacro-sainte *croissance*, l'hydre financière qui gouverne le monde a fini par rendre indifférent et équivalent l'ordre des fins et celui des moyens, tout devenant fin et moyen de tout : à l'âge de la technique, de l'*hubris* productiviste et de la *volonté de volonté* (Heidegger), il faut impérativement devenir plus performant, croître toujours plus, croître pour croître jusqu'au moment où le capitalisme finira par détruire ce qui l'avait nourri : les structures familiales et l'environnement.

**4-Autonomie et autotélie du capitalisme.** On oublie trop souvent que le capitalisme n'a pu s'imposer que grâce au contrepois d'obligations éthiques qui ont limité et amorti ses effets les plus dévastateurs : sans juges incorruptibles, sans fonctionnaires intègres, sans ouvriers consciencieux, rappelait Schumpeter... comment aurait-il pu fonctionner<sup>5</sup> ? Mais aujourd'hui le capitalisme ne cesse de repousser ses propres limites : la valeur d'échange a remporté une victoire absolue et la logique du profit est devenue l'*ultima ratio* des sociétés. *En brisant les cadres précapitalistes de la société, le capitalisme a rompu non seulement les barrières qui gênaient ses progrès mais encore les arcs-boutants qui l'empêchaient de s'effondrer*, écrit Schumpeter. Ce sont, par exemple, les biens restés non-marchands dans ce que Michel Albert appelait le capitalisme rhénan (enseignement, santé, médias, salaire, logement, transport...) qui, sous l'influence du modèle libéral anglo-saxon passé en contrebande en Europe grâce aux commissaires de Bruxelles et de la globalisation, sont en passe de devenir des biens marchands, gérés selon les méthodes de commercialisation et de médiatisation publique. Pour « globalisation », la langue française, à l'encontre de toutes les autres langues, parle de « mondialisation » mettant ainsi en avant une vision plus politique

---

<sup>5</sup> « Toute société capitaliste fonctionne régulièrement grâce à des secteurs sociaux qui ne sont ni imprégnés ni animés par l'appât du gain et la recherche du plus grand gain. Quand le soldat, le haut fonctionnaire, le magistrat, quand le prêtre, l'artiste, le savant sont dominés par cet esprit, la société croule et toute forme d'économie est menacée. Les biens les plus nobles dans la vie des hommes, la joie, l'affection, le respect d'autrui ne doivent venir sur aucun marché. Un esprit antérieur et étranger au capitalisme soutient pendant une durée variable les cadres dans lesquels l'économie capitaliste fonctionne ». F. Perroux, *Le capitalisme*, PUF.

qu'économique mais c'est là une mauvaise traduction. Pour qu'il y ait monde au sens du *kosmos* des Grecs qui signifie à la fois monde et parure, pour *faire monde*, il faut nécessairement dit Hannah Arendt, une pluralité, il faut que soient maintenus des divisions, des séparations, des conflits, des différences entre les hommes et il faut aussi que soient conservées des distinctions entre les sphères d'activité économique, politique, culturelle. Mais quand c'est la seule dimension de l'économie qui domine, quand la seule logique du marché et du profit envahit la sphère politique et la sphère culturelle (celle de l'action et des œuvres dans le langage d'Hannah Arendt) comme c'est le cas avec la globalisation, alors, dans ce régime d'équivalence générale de toutes les sphères de l'existence, c'est la destruction de la saveur et de la beauté du monde qui advient. La globalisation est donc proprement *immonde*.

Dégagé des formes anciennes qui l'entravaient, le capital développe désormais une *autonomie* et une *autotélie* (il a sa fin *-télos-* en lui-même) proprement terrifiante partout visible dans la sauvagerie d'un marché que se consomme lui-même. Le capitalisme devenu glacé et cynique, ne croit plus en rien et s'il nous a *libérés* c'est, semble-t-il, pour rien d'autre que pour l'infinité insensée de son propre accroissement.

Installée en un temple au cœur de la cité c'est *Wall Street* et ses cours qui exercent aujourd'hui une tyrannie divine prétendant régenter la terre entière. Ce que Luc Boltanski appelle le *nouvel esprit du capitalisme* se distingue par un certain nombre de traits :

**-il est spéculatif.** La société de consommation qui produisait des marchandises et enrichissait le capital en améliorant le niveau de vie du prolétariat a fait place à une société de spéculation. L'argent préfère désormais produire de l'argent. On échange maintenant de la monnaie contre de la monnaie sans aucune contrepartie ou gage réel et cela représente plus de la moitié du volume des transactions. Depuis Thatcher et Reagan le triomphe du capitalisme financier sur le capitalisme d'entreprise a assuré la victoire d'une spéculation parasitaire qui repose sur la fiction ou sur la croyance en une économie qui produit de la richesse en dehors de tout travail et qui favorise l'explosion des inégalités.

**-il est celui de l'âge de l'informatique.** Les sociétés disciplinaires (les lieux clos de l'usine, de l'école, de la prison, de l'hôpital étudiés par Foucault) étaient contemporaines des machines énergétiques, la société de contrôle (colliers et cartes électroniques, langage numérique comme accès de l'information en milieu ouvert) qui fonctionne par contrôle continu et

communication instantanée appartient à l'âge des sociétés postindustrielles et opèrent par machines informatiques et ordinateurs. Les algorithmes délirants des *traders*, le *High frequency trading* (le boursicotage à haute fréquence) créent des produits toxiques, opaques à leurs inventeurs mêmes et, à *l'ouragan perpétuel de la destruction créatrice* (Shumpeter), se substitue une destruction suicidaire par prolifération qui emporte le système dans l'impasse et détruit le marché comme sphère des échanges mutuellement avantageux. Cette évolution technologique est en profondeur une mutation du capitalisme : il est devenu mobile, volatile, flexible, dispersif. Ce que ce capitalisme de surproduction veut vendre, ce sont des services et ce qu'il veut acheter ce sont des actions : l'économie de la rente a ainsi supplanté l'économie de la production. Ce n'est plus un capitalisme pour la production mais pour le produit, pour la vente et pour le marché. Le service des ventes est devenu le centre ou l'âme de l'entreprise. Le marketing est maintenant l'instrument du contrôle social et c'est lui qui forme la race impudente de nos maîtres et qui fonde le caractère féodal des élites qui se cooptent et se reproduisent à la manière de dynasties.

**-il est patrimonial et non managérial**, c'est un capitalisme du peuple et des fonds de pension et c'est pourquoi il est plus brutal que jamais : parce que ce capitalisme spéculé à court terme et impose des taux fixes pour la rente de ses actions, il exige plus que jamais une rotation rapide des capitaux. Aussi ne fait-il pas de sentiment et licencie-t-il à tour de bras. Payés en stock-options, les dirigeants des multinationales ne s'enrichissent que si l'action grimpe, que s'ils font non le bonheur de l'entreprise mais celui des actionnaires.

**-il n'est plus intégrateur**, il aggrave au contraire et risque de faire exploser les inégalités. A l'opposition hiérarchique *up/down* se substitue l'opposition disjonctive *in/out*. A une élite surchargée de travail (la *surclasse*, comme dit J. Attali) correspondent des masses au chômage maintenues en dessous du seuil de pauvreté. La perspective d'une société de travailleurs sans travail fait naître le spectre alarmant d'une société de loisirs abrutissants (*tittytainment*) et de consommation dévorante (H. Arendt) qui aurait pour but d'assurer, dans la bonne humeur, la gouvernabilité de 80% d'une humanité devenue surnuméraire. Le capitalisme totalitaire (J. C. Victor) est en effet de plus en plus conduit, pour assurer sa totale suprématie, à lessiver les têtes, à avilir les songes, à

effacer le sens. Tout ce que l'homme avait de plus sacré et qui ne pouvait exister que dans le secret du domaine privé est désormais livré à l'encan<sup>6</sup>.

Si les tyrannies gouvernaient du dehors, l'empire de la marchandise gouverne du dedans. Les mouvements réorientés de l'âme guident les corps jusqu'aux portes des supermarchés puis les collent à la fenêtre cathodique, substitut de vie et de pensée : 24 heures sur 24, elle diffuse la dérisoire déréalité de la *société du spectacle*.

**-il est mondialisé.** Libéré de toute dépendance à l'égard du système bancaire national, la cupidité des firmes transnationales a désormais pour champ la terre entière et, par une informatisation poussée à bout, joue sur des données immatérielles.

**-il est belliqueux et non pacifique.** L'économie autorégulée qui plie à ses lois la totalité des choses réalise l'utopie qui lui a donné naissance : le vice sera toujours plus rentable que la vertu comme l'annonçait Mandeville dans *La fable des abeilles* (1670-1733) ; livre qui demeure le meilleur résumé des dogmes libéraux<sup>7</sup>. *Les vices privés font le bien public*, l'incivilité elle-même est payante. L'honnêteté, l'altruisme et la frugalité mettraient au contraire au chômage la plupart de nos semblables et il n'est pas jusqu'au cambrioleur ou au tagueur qu'il faille féliciter : sans eux pas de serruriers ni d'entreprise de nettoyage ! Mais c'est aujourd'hui l'économie criminelle, celle des dealers ou des mafiosi qui a réussi à intégrer la marginalité sociale aux circuits de l'économie globale en

---

<sup>6</sup> La prostitution était pour Marx le modèle réduit, l'expression la plus significative du capitalisme. « *La prostitution est seulement l'expression particulière de l'universelle prostitution du travailleur* », *Manuscrits de 44*. On pense aussi à Shakespeare et à cet apologue de Timon d'Athènes (V, 3) que Marx cite par deux fois : « *de l'or ! de l'or jaune, étincelant, précieux ! Ce peu d'or suffirait à rendre blanc le noir, beau le laid, juste l'injuste, noble l'infâme, jeune le vieux, vaillant le lâche... cet or écartera de vos autels vos prêtres et vos serviteurs ; il arrachera l'oreiller de dessous la tête des mourants ; cet esclave jaune garantira et rompra les serments, bénira les maudits, fera adorer la lèpre livide, donnera aux voleurs place, titre, hommage et louange sur le banc des sénateurs ; c'est lui qui pousse à se remarier la veuve éplorée... Allons métal maudit, putain commune à toute l'humanité, toi qui mets la discorde parmi la foule des nations... toi dieu visible qui soude des ensembles incompatibles...* ».

<sup>7</sup> L'égoïsme et le bien se rejoignent dans la vie réelle comme le montrera quelques décennies plus tard Adam Smith : « *Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du brasseur, du boulanger que nous attendons notre dîner mais du souci de leur intérêt propre. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur amour propre, et nous ne leur parlons jamais de nos propres besoins, mais de leurs avantages* ».

rendant enfin rentable la délinquance des pauvres et des laissés pour compte. Les *golden boys des bas-fonds reproduisent le système capitaliste, son objectif unique (la « thune ») et son modèle anthropologique (transactions violentes entre fauves)*. Ils sont la vérité du capitalisme si bien que *du dealer de banlieue jusqu'aux banques de Luxembourg, la boucle est cette fois-ci bouclée* (J. C. Michéa). C'est est fini du *doux commerce* cher à Montesquieu ! Préparons plutôt les jeunes à être des carnassiers sans scrupules et sans pitié avant de les lâcher dans la jungle du marché mondialisé ; tout se passe comme si à l'autre bout de l'histoire du capital, se répétait, sous un autre mode tout aussi brutal, la préhistoire sanglante de l'accumulation primitive.

C'est pour avoir tout réduit à la marchandise, pour avoir assuré la victoire de la marchandise sur le projet de vivre que l'homme d'aujourd'hui s'est coupé des autres, de la nature et de lui-même.

### III La bourse ou la vie

**1-Un homme coupé des autres.** Les hommes pour vivre ensemble et pour vivre heureux, dit Milton Friedmann (1912-2006), le disciple d'Hayek, l'icône du libéralisme, le conseiller de Pinochet, le théoricien phare de l'école monétariste de Chicago et de la stratégie du choc, n'ont besoin ni de se parler (*logos*), ni de s'aimer (*pathos*). La seule avidité sans scrupule, la seule motivation égoïste de l'intérêt personnel feront que, par l'intervention d'une ruse de la raison ou d'une *main invisible*<sup>8</sup>, le souci de soi serait miraculeusement accordé au souci de l'autre<sup>9</sup>. Faut-il insister ?

---

<sup>8</sup> A. Smith, *Théorie des sentiments moraux*, 1759. La vision libérale d'un marché rationnel, capable de s'autoréguler a trouvé un second souffle avec les *quants* (analystes quantitatifs) experts en MAF (mathématiques appliqués à la finance où excellent les probabilistes français) qui ont travaillé sur l'hypothèse d'un hasard sage excluant les *cygnes noirs* (Nassim Taleb), les événements improbables, le hasard sauvage responsable des situations de bulle, de surchauffe, de crise. Dans les années 70 on a cru avoir trouvé (Merton et Sholes) un modèle mathématique permettant aux investisseurs de prendre des options sur une action en annulant son risque. Mais en accordant une confiance absolue à ce modèle comme l'ont fait les banquiers, c'était oublier qu'il n'était qu'un modèle et qu'il ne fonctionnait que quand le comportement du marché était assez régulier... L'exclusion des scénarii catastrophes et la croyance à une expansion perpétuelle, universelle et illimitée traduisent une démesure de la raison contraire au véritable esprit scientifique (cf. *Le banquier et le philosophe* de François Henrot et Roger-Pol Droit).

<sup>9</sup> La description idéale du marché élaborée par les néoclassiques (Pareto, Walras...) reposant sur la fiction d'un agent rationnel capable de maximiser son intérêt suscite aujourd'hui, à juste, titre l'effroi des populations. La logique boursière à laquelle

La première barbarie du siècle a été la barbarie communiste qui a sacrifié la liberté à l'égalité, qui a voulu donner à chacun sa *ratio* et sa ration, traduction *a minima* du *logos* qui faisait de l'homme, selon Aristote, un *homo politicus*. La seconde barbarie a été la barbarie fasciste qui a voulu refaire du lien social, relier les hommes en appelant à la fraternité du sang, au *pathos*, au sentiment, à tout ce qui caractérise l'*homo religiosus*. La troisième barbarie sera, à n'en pas douter, la libérale, celle qui est fondée sur l'hypothèse de l'*homo oeconomicus* (John Stuart Mill, 1806, 1873), de l'homme du besoin (*chreia*).

Le marché est sans doute le lieu par excellence de l'invention et de la créativité et nous devons notre prospérité à la liberté du marché. Mais la liberté –au sens des modernes<sup>10</sup>- doit s'articuler sur l'égalité, sa sœur ennemie, l'une et l'autre étant le fondement de ce rapport adelphique (*entre frères*, seul rapport politique au sein de la famille) par lequel il y a un monde commun. Ne pas articuler l'une sur l'autre ces trois maximes républicaines inscrites au fronton de nos mairies, c'est à chaque fois basculer dans la barbarie.

**2- Un homme coupé du monde.** Les Inuits refusent de commercialiser les caribous car il savent d'instinct que ce serait les transformer en objets<sup>11</sup> et rompre ainsi le rapport symbolique qui depuis toujours unit les hommes aux bêtes et au cosmos.

L'échange-don qui oblige à donner, à recevoir et à rendre est pour Mauss le fondement de tout lien humain, le *roc* sur lequel est construit toute

---

obéit les marchés financiers a joué le plus souvent contre l'intérêt commun. La concurrence des agents économiques sur le marché constitue le cœur d'un système hors-sol détaché des référents réels et matériels : les marchés sont devenus autoréférentiels, autoréférencialité aggravée par le recours à des ordinateurs capables de spéculer sur des intervalles de temps de l'ordre de la milliseconde (*algotrading*) sans qu'intervienne en rien le raisonnement humain. Ceux qui jouent à la Bourse ne s'orientent qu'en fonction du choix des autres joueurs et non de façon rationnelle et autonome en fonction de ce qu'ils jugent juste. Cette hyperréactivité moutonnaire amplifie les tendances du marché et est à l'origine de la formation des *bulles* comme l'a montré D. Kahneman (cf. Philosophie magazine, n°56 et 54).

<sup>10</sup> « La jouissance paisible de l'indépendance privée » écrit Benjamin Constant dans « De la liberté des anciens comparée à celle des modernes » (1819), dans *Écrits politiques*, Gallimard, coll. «Folio», 1997, p. 275-276 et 285.

<sup>11</sup> Dans notre France de petits vieux, les dérives de l'agro-alimentaire ne suscitent plus que le désarroi de *la filière viande* et les croisades contre *la mal bouffe*.

société, même la nôtre. Cet échange-don n'est ni égoïste, ni altruiste (seul Dieu peut donner gratuitement) il n'a de cesse ni entre les vivants, ni avec les morts, ni avec les pierres, ni avec les bêtes. C'est le don, celui de la vie ou de la parole, par exemple, le don reçu et rendu qui constitue ce que les sociologues de l'école de Chicago appellent la *socialité primaire*, celle qui a sa fin en elle-même. Par contre l'échange marchand et la relation juridique ne sont pas, eux, universels, ils font partie de la *socialité seconde* et peuvent avoir des effets anthropologiquement et écologiquement destructeurs.

Si *l'individu est la création la plus étrange de l'homme*, comme le disait Valéry, l'individu fermé sur lui-même est plus précisément une invention de l'économie-politique. Pour la première fois dans l'histoire, avec la généralisation des relations marchandes et grâce à la magie de l'argent, la possibilité de tout payer sur le champ et d'être ainsi quitte de toute dette symbolique et de toute fidélité à honorer a été offerte à chacun. Payer en effet c'est *pacare* qui veut dire aussi éteindre, apaiser tout conflit. Payer sur le champ c'est se libérer de toute dépendance, refuser les traditions des communautés closes et hiérarchisées et c'est un formidable bénéfice pour l'individu de ne plus devoir rien à personne comme le montre ironiquement Charles Dickens<sup>12</sup>. En payant l'individu achète le droit de ne pas attendre pour rendre, de s'abstraire de la chaîne de l'échange-don qui est celle de la succession des générations, le droit de ne pas avoir de dettes et donc de ne pas avoir d'histoire. Nous avons là les fondements de l'ordre libéral, celui d'un système enté sur une anthropologie noire pour laquelle seule la peur contraint à coexister<sup>13</sup> des individus dominés par l'égoïsme, livrés au monde hobbesien (1588-1679) de la compétition, captifs de l'état de nature, de la guerre de chacun contre chacun générée par la spéculation financière.

---

<sup>12</sup> « C'était un des principes fondamentaux de la doctrine Gradging que toute chose devait être payée. Personne ne devait, en aucun cas, rien donner à qui que ce fût sans compensation. La gratitude devait être abolie et les bienfaits qui en découlent n'avaient aucune raison d'être. Chaque pouce de l'existence des humains, depuis la naissance jusqu'à la mort, devait être un marché réglé comptant. Et s'il était impossible de gagner le ciel de cette façon, cela signifiait que le ciel n'était pas un lieu régi par l'économie politique et que l'on n'avait rien à y faire ». *Temps difficile*, 1854.

<sup>13</sup> *Greed and fear*, la cupidité et la peur animent la démarche des *traders* nous dit un gestionnaire de *hedge funds* (fonds spéculatifs).

Mais en même temps ce monde où *rien ne se donne sans compensation* est aussi celui qui a inventé la dette et qui vit plus que jamais dangereusement à crédit. C'est par la dette dit Nietzsche dans la deuxième dissertation de la *Généalogie de la morale* (et en allemand *Schuld* c'est à la fois la dette et la faute) que l'homme est sorti du règne animal, qu'il s'est doté, par un terrible dressage, d'une mémoire pour pouvoir promettre et s'engager, pour demander des créances et parier sur l'avenir. C'est non seulement le cas du judéo-christianisme qui inventa le temps linéaire du progrès mais celui du domaine économique tout entier où, sans cesse, l'on parie sur la croissance. Jamais comme en Occident on n'a été empêtré dans de tels réseaux d'obligations, de dépendances à l'égard du passé, pris dans le filet de contrats, d'engagements, de dettes de toutes sortes. Mais c'est l'argent qui donne maintenant le *sentiment de puissance le plus élevé* (Nietzsche), c'est l'argent qui a été mis à la place de Dieu et maintenant que la croissance défaille, il n'y a plus de remboursement possible, plus de dieux pour racheter la dette, plus d'expiation de notre culpabilité : les dettes sont devenues nos péchés maintenant que les Etats ne croient plus eux-mêmes à leur capacité de rembourser leurs dettes. Reste sans doute encore pour les chefs d'entreprise une solution : licencier, même en période de profits, afin de faire encore grimper le cours des actions...

**3- Un homme coupé de lui-même.** Le développement infini des satisfactions matérielles se fonde sur l'idée si étrangère au monde grec que l'homme est un être de besoin et que ses besoins sont illimités. Mais nous constatons que, passé le seuil de pauvreté, l'accumulation nous rend toujours plus vulnérables et toujours plus dépendants des choses produites<sup>14</sup>. Rendre la réalité conforme à nos besoins c'est accréditer le

---

<sup>14</sup> Par une sorte de ruse de la raison économique, le capitalisme va pouvoir accomplir ses idéaux sur la table rase que lui a préparée la grande fête pourtant contre-productive de l'année 68. *Cours, cours, Camarade, le vieux monde est derrière toi ! Prenez vos désirs pour la réalité ! Jouissez sans entraves et vivez sans temps morts !* La rupture est consommée avec toutes les obligations qu'impliquaient filiation, appartenance, héritage linguistique, moral ou culturel et c'est sur la base métaphysique du désir libéré et du droit au bonheur que la course obsessionnelle à la jouissance et à la consommation va devenir un mode de vie à part entière. C'est sur elle que les grands prédateurs de l'industrie, des médias et des finances vont pouvoir édifier leur cyber-société de synthèse dont l'unique devise allait être celle des physiocrates du 18<sup>e</sup> comme Gournay : *Laisser faire, laisser passer*. C'est sur cette base que l'Europe d'aujourd'hui se prépare à conduire en toute efficacité la guerre économique du XXI<sup>e</sup> siècle, à moins que, attaqué de toute part, l'euro...

fantasme d'un monde entièrement produit dans lequel l'homme ne rencontrerait que lui-même et où plus rien n'arriverait que nous n'ayons décidé. Mais lorsque le produit, le fabriqué l'emporte sur le donné, lorsque par exemple on *produit* ses enfants pour les rendre conformes à nos propres projets, lorsque l'on choisit sans obligation et autre garantie que celle de la qualité du produit alors on pose les fondements de l'eugénisme ; lorsque, d'autre part, la vie qui n'est plus performante est euthanasiée, alors, dans le monde ennuyeux de la production et de la reproduction du même, plus rien n'apparaît ni ne disparaît : il n'y plus de *naissance* et la mort elle même n'est plus que la production du cadavre. Cette société programmée, transparente à elle même serait plus que jamais coupée du cosmos et coupée de la vie. *Création continue d'imprévisible nouveauté* (Bergson) la vie en effet met toujours en crise le principe de raison qui cherche à expliquer le présent par le passé.

*Économie politique*, l'expression en elle-même marie déjà des termes qui étaient pour les Grecs radicalement incompatibles. L'apparition d'une telle expression qui confond la gestion de l'*oikos* (de la maison) avec le souci du monde (*Kosmos*) ou de la *polis* qui est celui de la politique, témoigne de l'envahissement du domaine public par le seul souci de la satisfaction de ces besoins que nous partageons avec les animaux. L'homme apparaît alors comme un être de *besoin* fait pour la *besogne*, un *animal laborans* dit Hannah Arendt et non un être de parole (*logos*). Que cet homme soit aujourd'hui confronté, au milieu de l'abondance, à l'ennui, à la drogue, à la peur de la violence accumulée dans sa propre psyché, comment s'en étonnerait-on ?

La dette (*Schuld*), la spirale infernale de la dette qui à la récession ajoute la récession a ainsi retrouvé aujourd'hui son sens classique de faute ou de culpabilité sans qu'il soit possible de savoir quel tiers, quel dieu pourrait enfin nous pardonner. Qui est coupable ? Les citoyens le sont sans doute : dans une perpétuelle fuite en avant, ils ont en voulu toujours plus et se sont endettés plus qu'il ne pouvaient payer (crise des *subprimes* de 2008<sup>15</sup> qui est à l'origine de la tempête monétaire que nous connaissons et du rejet vigoureux de ce qui était devenu « l'idéologie du monde », rejet qui est peut-être la prémisse d'un glissement tectonique...). Mais que dire des marchés financiers poussés par la cupidité et par le conformisme

---

<sup>15</sup> La titrisation des subprimes a consisté à transformer le plomb des crédits immobiliers risqués de ménages insolubles en l'or de titres financiers échangeables et en principe non risqués.

moutonniers des *traders* qui ne jouent à la Bourse qu'en fonction du choix supposé des autres ? Et des Etats impécunieux qui tels la Grèce ont pensé, grâce à l'euro, vivre éternellement à crédit alors que s'effondrait l'horizon de croyance qui lui donnait sens ? Maintenant, ils ne sont plus crédibles et, ne se demandant même plus comment ils pourraient rembourser leurs dettes, ils risquent bien de devenir le tonneau des Danaïdes de la monnaie unique, le tombeau de l'Europe après en avoir été le berceau. Coupables sont aussi les banques centrales qui dans une sorte de délire ont rendu l'argent facile et ont permis la spéculation financière sur les produits dérivés<sup>16</sup>. La concurrence des agents économiques qui est devenue le paradigme absolu n'est pas en soi régulatrice ; dominée par la fièvre de l'investissement à court terme, par la tyrannie de l'immédiat, elle est indifférente aux questions de la raréfaction des biens et de l'énergie. Si des expédients peuvent encore résoudre le problème des dettes souveraines, ce n'est pas le cas, hélas, de la dette écologique. Tout cela sans doute est à l'origine de la panade dans laquelle nous sommes, panade d'autant plus dramatique que ni les chefs de l'exécutif, ni la loi, ne semblent avoir de prise sur la rationalité financière qui, marteau sans maître ou processus sans sujet, façonne le monde, le mène à sa perte en soumettant l'humanité à ses diktats. La meute des investisseurs, les agences de notation parient sur la perte des nations en difficulté, jouent de fait un rôle « semi-gouvernemental » et s'ingèrent dans la politique des Etats.

Les tigres de la finance internationale, les tigres de *la finance de l'ombre*, le champ financier en général ont pris aujourd'hui le dessus sur le champ politique en tenant les Etats sous la férule de la dette et en exerçant leur chantage. Le rôle du système financier était d'allouer efficacement le capital à l'investissement. Aujourd'hui, maître du jeu, il adresse aux Etats des injonctions contradictoires (plus d'austérité / plus de croissance), exige d'eux rigueur et économie alors qu'ils fonctionnent eux-mêmes aux krachs, à la panique, et distribue à ses *traders* des bonus mirobolants tout en réclamant de l'argent public en cas de perte. Formation de bulles de

---

<sup>16</sup> Contrat dont la valeur est « dérivée » du prix d'un produit financier (action, obligation) ou d'une marchandise (pétrole, blé). On donne un prix à une estimation de prix, on dit la valeur d'une augmentation future et on verse une part de plus-value... On se désintéresse des marchandises réelles pour se livrer de plus en plus à ce commerce virtuel spéculatif.

crédit, baisse des primes de risque, les Etats sont devenus de plus en plus dépendants des marchés financiers<sup>17</sup>.

Mais la société moderne résiste pourtant à une intégration commerciale complète comme le montrent à la fois la réhabilitation de la valeur d'usage, la défense de l'environnement, les débats sur les biotechnologies... L'internationalisation de la résistance à la mondialisation ultra-libérale n'a-t-elle pas déjà fait capoter l'AMI, contraint Monsanto à surseoir à son monstrueux projet mortifère (*Terminator*), obligé les firmes pharmaceutiques à renoncer à faire un procès à l'Afrique du Sud frappée de plein fouet par le sida ? La rage des *indignés* suscitée par les vieilles pratiques des saignées, par les politiques de rigueur imposées par les grands financiers a réussi à asseoir l'évidence qu'elles tuent la sacro-sainte croissance, empêchent tout espoir de reprise et précipite l'Europe dans la récession<sup>18</sup>. Plus de deux décennies après la chute du mur, le rejet de l'idéologie ultralibérale n'a jamais été si vigoureux et après la sanction spectaculaire réservée par le peuple français à l'insolent étalage de l'argent par l'élite financière, la lutte des classes, dans nos démocraties, est plus forte que jamais. Déclenchée par les riches (Warren Buffet) celle-ci ne sera peut-être pas éternellement gagnée par eux.

Comment conclure quand le monstre froid du marché et de l'économie s'alimentant de la contestation qui leur est opposée, occupe tous les temples, continue, sans fin et sans terme, toujours plus vite et toujours plus loin, à consolider ses bilans, accroître ses dividendes, dévaster la planète et provoquer le plus grand malheur pour le plus grand nombre ?

Peut-être ainsi : quand l'existence, à force de contestations et de luttes, sera libérée du désenchantement, de la misère et de l'exploitation, alors, rendue à sa propre possibilité d'exister, elle pourra s'apparaître à elle-même comme exposée à l'absence de sens et au rien éternel : vie gracieuse et gratuite, donnée par surcroît, par-dessus le marché.

---

<sup>17</sup> Champ social qui réunit de nombreux acteurs (entreprises, *hedge funds* -fonds spéculatifs des paradis fiscaux-, compagnies d'assurances, banques d'affaires, fonds de pension, investisseurs institutionnels, petits porteurs, banques centrales...).

<sup>18</sup> Mais il faudra bien, un jour, s'arrêter de pédaler et de « croître » pour construire une *prospérité durable* en dehors de la dictature du marché et du dogme de la croissance, Cf. Tim Jackson, *Prospérité durable*, De Boeck, 2009.